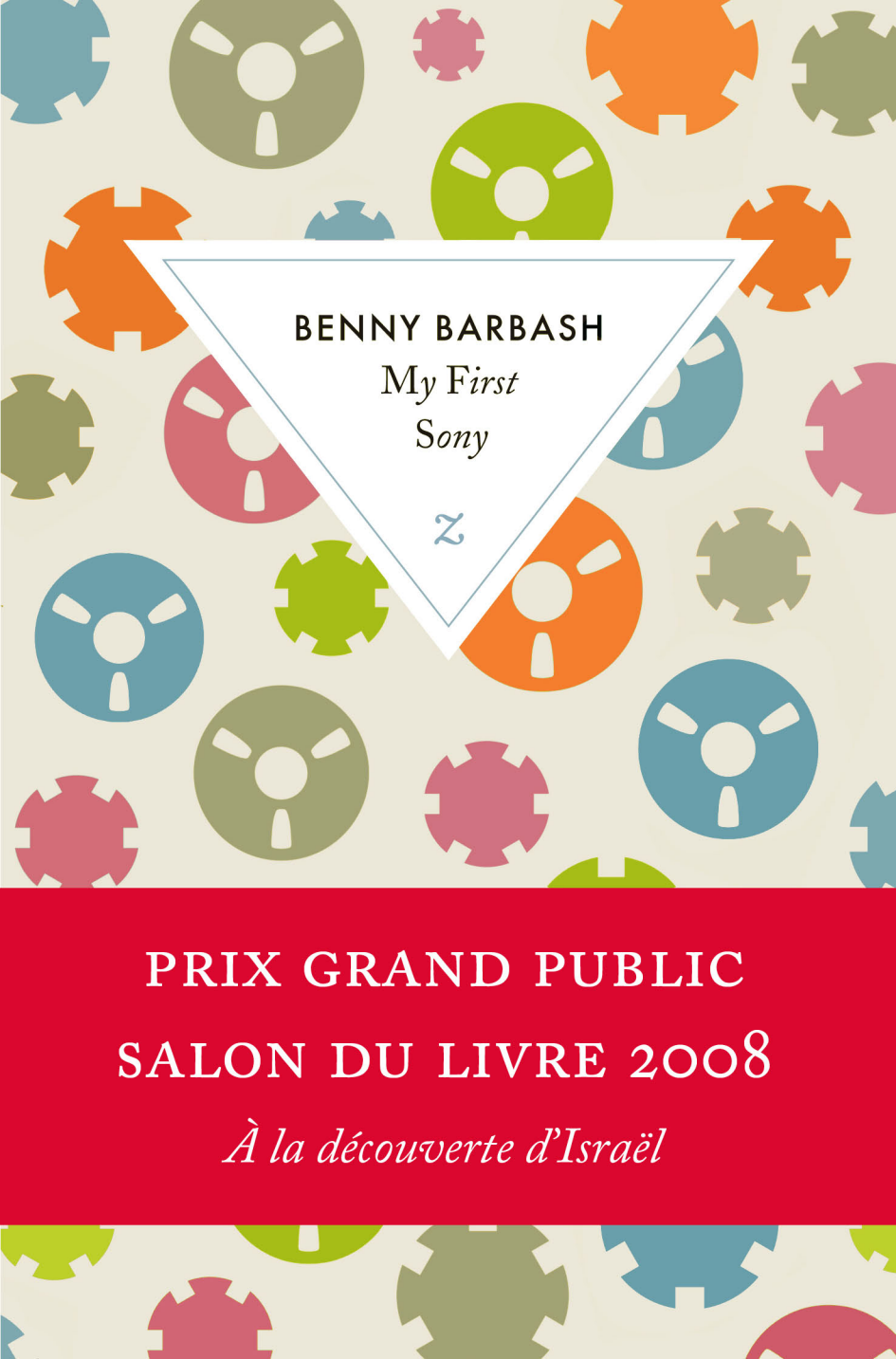




BENNY BARBASH

*My First
Sony*

Σ

PRIX GRAND PUBLIC
SALON DU LIVRE 2008

À la découverte d'Israël

« Une chronique drôle et hyperréaliste d'une enfance et d'un bout de la société israélienne des années 80. »

Nathalie Levisalle, *Libération*

« La verve et la profondeur du roman offrent un passionnant miroir de la société israélienne. »

Dominique Le Guilledoux, *Le Monde des Livres*

« Une saga douce-amère, cocasse et déconcertante. »

Le Figaro Littéraire

« Drôle et émouvant, inventif et instructif sur l'histoire d'Israël et son quotidien décrit de l'intérieur, *My first Sony* révèle un romancier doué, profond et subtil. »

Livres Hebdo

« Fresque tragi-comique d'une verve irrésistible. »

Jean-Louis Kuffer, *24 Heures*

« Le roman de Benny Barbash est une belle surprise stylistique, réussissant à marier l'oralité du propos et une véritable écriture. »

Jacques Strechi, *La Liberté*

« Yotam apparaît comme un Petit Nicolas, capable de nous entretenir de tous les thèmes avec humour, dérision et sincérité. Benny Barbash signe un roman plein de fraîcheur. »

Line Papin, *Les Inrocks*

« Un curieux roman-fleuve, aigre-doux, souvent cocasse. »

Johanna Luyssen, *La Vie*

« On passe du rire aux larmes. »

La Quinzaine littéraire

« Drôle et émouvant, inventif et instructif sur l'histoire d'Israël et son quotidien décrit de l'intérieur, *My first Sony* révèle un romancier doué, profond et subtil. »

Livres Hebdo

« Ce récit plein de trouvailles nous fait découvrir un écrivain au style précis, mais aussi touchant et si drôle. »

Adélaïde de Clermont-Tonnerre, *Point de Vue*

« Une belle histoire de transmission familiale. »

Psychologies Magazine

« Un texte généreux, foisonnant et tragique. »

Daniel Morvan, *Ouest-France*

vendredi 14 mars 2008

Avec des yeux d'enfant

Yotam, 10 ans, et la violence du théâtre des adultes

My First Sony est une savante déambulation enfantine. Le narrateur Yotam, âgé de 10 ans, survit dans Israël des années 1990 grâce à un magnétophone portable, à son talent d'archiviste et à sa curiosité hors pair pour le monde des grands. Son père, Assaf, dramaturge et écrivain en panne, se perd dans l'érotomanie, hanté par le long silence de sa vieille mère rescapée de la Shoah. Sa mère, Alma, une architecte, panique à l'idée d'être abandonnée par son mari et tente de comprendre sa douleur. La victime de cet échec sentimental n'est jamais celle que l'on croit...

Au micro de Yotam, les femmes, réunies en « comité barbecue,

embrochent sur leurs langues les couilles du dernier amant en date ». Surgit Yaël, survivant de Treblinka, « les yeux brillants et malins », « une dent en or et un sourire d'escroc ». Assaf se lance à corps perdu dans sa biographie et « pète un plomb » en sortant, la nuit, avec la femme de celui-ci immobilisé en dialyse, tout en laissant ses enfants dans la nature. La petite Naama, 4 ans, en fera une crise d'asthme quasi mortelle. Assaf s'enferme dans la solitude et finit par se pendre.

Benny Barbash garde du début à la fin une voix et un regard de mioche, imbriquant vertigineusement les séquences du passé et du présent. L'utilisation du magnétopho-

ne pour enregistrer « les conversations des grands » permet un jeu de Yo-Yo entre maturité et immaturité, un va-et-vient entre l'univers d'un enfant et le théâtre des adultes, un art de sonder la complexité.

My First Sony, traduit de l'hébreu par Dominique Rotermond, 476 p., 22 €.

Traduit de l'hébreu par Dominique Rotermond, 476 p., 22 €.

La verve et la profondeur du roman offrent un passionnant miroir de la société israélienne. L'enfant cherche à comprendre son père, pris en tenaille entre son propre père, qui l'accuse de lâcheté politique pour avoir trahi le Bétar

de son enfance et rejoint l'organisation La Paix maintenant, et sa femme, qui lui reproche de servir comme officier de réserve dans l'armée alors que lui-même considère que c'est un sale travail. Assaf aura tenté en vain d'empêcher son frère de sombrer dans la religion ultra-orthodoxe, une infamie pour cette famille viscéralement attachée à la laïcité.

Derrière les disputes, on lit un débat captivant. Yotam distille une tendresse infinie pour des personnages aussi opposés et parvient à un grand degré de sagesse, s'exclamant à la vue du corps de son père pendu : « Maintenant, il (a) tout le temps du monde. »

Dominique Le Guilledoux

jeudi 6 mars 2008

BENNY BARBASH

«En Israël, il est quasi impossible de tracer une ligne entre privé et public»

Jusqu'à présent, les romans de Benny Barbash étaient moins romanesques que son histoire familiale. Dans *My First Sony*, son premier livre publié en France, tout n'est pas autobiographique. Ses parents n'ont jamais été des ultrabéguinistes, sa famille avait au contraire de «profondes racines dans le Parti travailliste». En revanche, l'expérience du jeune Israélien dans un lycée de Buenos Aires, c'est lui. Son père voyageait, la famille suivait, notamment en Amérique du Sud dans les années 60. «Il était censé travailler pour le ministère des Affaires étrangères.» Un espion? En fait, explique-t-il, «il a été impliqué dans l'enlèvement d'Adolf Eichmann en 1960 et dans l'assassinat du nazi Cukurs en 1965 en Uruguay». Bar-

bash se souvient très bien, il avait 14 ans, il a été réveillé en pleine nuit et transféré avec sa mère et sa sœur dans une villa de Montevideo, où il est resté vingt-quatre heures sans rien d'autre à faire que de regarder la télé. Et voilà que tout à coup il se retrouve face à une image plein écran: le visage de son père, recherché par la police. La famille a été exfiltrée en Suisse, le père les a rejoints deux semaines plus tard.

Il n'y a rien de ça dans *My First Sony*, pas d'espions, pas de nazis, juste une enfance ordinaire, mais, d'une certaine manière, toute l'Histoire – et la préhistoire – du pays qui défilent. Ce roman est une chronique

drôle et hyperréaliste d'une enfance et d'un bout de la société israéliennes des années 80. Avec d'irrésistibles scènes d'hystérie politico-familiale, avec un grand-père ami personnel de Begin, un père militant au mouvement la Paix maintenant et une mère carrément d'extrême gauche. Un jour où elle distribue des tracts sur Dizengoff, la grande avenue de Tel-Aviv, un vieux arrive et lui dit: «Vous feriez mieux d'installer votre stand à Tel-Baroukh, et les Arabes vous y donneraient ce que vous recherchez. Il y a toujours quelqu'un pour dire cela, et Maman et Maya se mettent alors à crier aux gens qu'ils sont des fascistes, et le rescapé de service surgit aussitôt et remonte sa manche et leur montre son numéro d'Auschwitz et crie que, s'il vous plaît, on ne le traite pas de fasciste, pas lui, s'il vous plaît!»

My First Sony montre de manière délicieusement précise et moqueuse le mélange de chaleur et de solidarité, d'intrusion et d'hystérie qui semble la base des relations sociales dans le pays. «En Israël, il est quasi impossible de tracer une ligne entre privé et public», confirme Barbash. Tout passe par les oreilles – et le Sony – de Yotam, 10 ans. Grâce à lui, on entend toutes les voix et tous les sons de son univers. Il y a le père, Don Juan pathologique, le grand-père, nationaliste fanatique, la mère exaspérée, le psychologue familial pontifiant, les manies, les obsessions et les désirs de chacun qui entrent en collision et rebondissent avec plus ou moins de bonheur.

Avant même d'être écrivain, Barbash, 57 ans, est scénariste pour le cinéma et la télévision. En Israël, ce roman est le deuxième qu'il a publié, il en a écrit deux autres, très influencés par la guerre du Kippour, «une expérience traumatique pour moi et pour le pays en général». Il vient de finir le quatrième: sorte d'hommage au Nez de Gogol, il raconte de manière réaliste l'histoire surréaliste d'un homme qui a une branche d'olivier dans l'oreille et qui, pour comprendre ce qui lui arrive, va jusqu'en Cisjordanie consulter un vieux fermier arabe.

My First Sony, Zulma, traduit par Dominique Rotermund, 475 pp., 20 euros.

jeudi 6 mars 2008



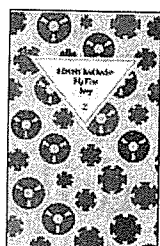
ISRAËL

Trente-neuf auteurs israéliens, écrivant en hébreu, seront à Paris du 13 au 19 mars, invités d'honneur du Salon du livre. Le choix de cette langue, la plus parlée du pays, mais pas la seule, ajouté

au 60^e anniversaire de la création de l'État d'Israël, ont suscité une vive polémique dans le monde arabe (*voir en page 2*). Si l'on s'en tient au point de vue strictement littéraire, une constatation s'impose : la littérature hébraïque moderne, profane, avec un siècle d'existence

seulement, fascine par sa diversité, son dynamisme et sa grande qualité. À la fois conventionnelle et révolutionnaire, confrontée en permanence au poids de l'histoire – de la Shoah aux différentes intifadas, en passant par les guerres israélo-arabes –, la littérature

hébraïque, possède en Amos Oz, Aharon Appelfeld et Avraham B. Yehoshua, des figures majeures, dignes du prix Nobel. Derrière eux, la relève est assurée. Scrutant leur société, ses tabous et ratés, les Keret, Leshem, Govrin, Gutfreund marquent les esprits.



My First Sony
de Benny Barbash
traduit par Dominique Rotermund
Zulma, 480 p., 22 €.

■ Dans les années 1980, des milliers d'enfants ont joué avec un My First Sony, petit magnétophone aux couleurs vives. Ici, Yotam, garçonnet grassouillet et complexe de la moyenne bourgeoisie de Tel-Aviv, l'utilise afin d'enregistrer tout ce qu'il entend. Les disputes familiales, les coucheries du père ou les tensions politiques : sa mère se fait traiter de gauchiste par le grand-père, membre du Likoud et, dans une dispute mémorable, son père compare Begin à Arafat... Troublé par les adultes, ce qu'ils clament comme ce qu'ils taisent, Yotam enregistre, au propre et au figuré, ces détails. Il incarne parfaitement une seconde génération israélienne post-Shoah, celle qui a reçu en héritage angoisses politiques, doutes religieux et non-dits. « Pour qu'un cri ou un son existent, il faut une oreille pour les entendre », nous rappelle l'attachant Yotam, dans cette saga douce-amère, cocasse et déconcertante.

J. L.

Le monde selon Yotam

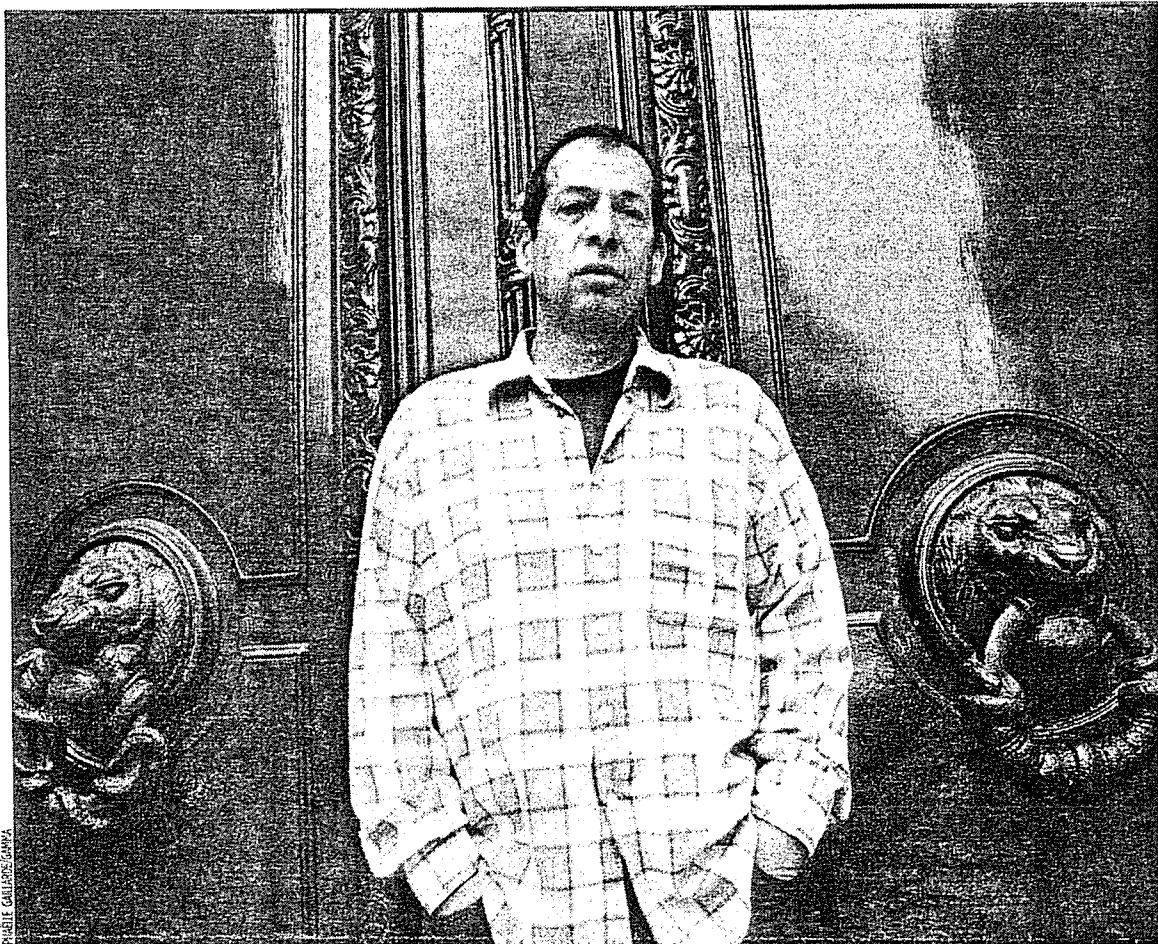
DÉCOUVERTE

Lauréat du Prix du grand public au Salon de Paris, l'auteur israélien Benny Barbash a déjà fait un tabac en Israël, en Italie et en Allemagne avec *My first Sony*, fresque tragi-comique d'une société déchirée, d'une verve irrésistible.

JEAN-LOUIS KUFFER PARIS

La folie des hommes captée sur le petit magnéto qu'il a reçu pour sa bar-mitsva par un garçon de 10 ans prénommé Yotam: tel est, en raccourci, le propos de *My first Sony*, formidable roman choral de l'écrivain, dramaturge et scénariste israélien Benny Barbash.

«La famille de Yotam cristallise le mal-être et les débats exacerbés de toute la société israélienne», nous explique Benny Barbash, venu à Paris avec les 39 autres écrivains israéliens présents au Salon du livre. «L'idée du roman m'est venue par le fait que l'un de mes trois fils, ayant reçu le même «first Sony», passait son temps à tout enregistrer. Cette «oreille vierge», jouant sans cesse sur des associations, m'intéressait beaucoup. J'ai écouté moi-même les enfants, je me suis intéressé à leur façon de parler pour la composition du roman. Par ailleurs, j'ai passé moi-même cinq ans de mon enfance en Argentine, qui m'ont beaucoup marqué.»



CAPTEUR

Avec *My first Sony*, Benny Barbash a «enregistré» un fabuleux concert de voix correspondant à la cacophonie israélienne, dans un roman polyphonique plein d'humour et de tendre empathie.

PARIS, LE 14 MARS 2008

L'extrême gauche et l'ultranationalisme

L'Argentine de la dictature est en effet présente, dans *My first Sony*, avec le personnage de la mère de Yotam, dont les positions d'extrême gauche se heurtent à l'ultranationalisme véhément du grand-père, autant qu'au fondamentalisme bigot du frère de son mari, lequel milite pour La Paix Maintenant et la trompe plus souvent qu'à son tour. Or, plus on avance dans ce concert de voix d'abord familial, et plus le débat et les diatribes s'étendent à l'actualité puis à l'histoire d'Israël, remon-

tant à la fondation de la nation par le grand-père, émule de Menahem Begin et brassant les voix de toutes les communautés.

«La société israélienne est extrêmement hétérogène, dit à ce propos Benny Barbash. De plus, elle a subi plusieurs «divorces» internes que les écrivains reflètent. Jusqu'en 1967, ceux-ci étaient engagés de façon assez homogène. Après la Guerre des six Jours, une première cassure s'est opérée, accentuée par la guerre du Liban.»

Marquant lui-même – il est né en 1951 – le changement de

mentalité des nouvelles générations, Benny Barbash a cosigné, en 1984, un film devenu «culte», intitulé *Derrière les murs* et dont l'acteur palestinien Mohammed Bakri a pu dire que «c'était la première fois qu'on allait si loin dans la remise en question d'Israël». Paradoxe significatif: le film reçut le Prix du meilleur scénario par le Centre du film israélien...

Ecrivains «collabos»?

Violamment critiqués par le poète israélien Aaron Shabtai pour leur participation au Salon

de Paris (lire son entretien avec notre consœur Silvia Cattori sur le site www.voltairenet.org), les écrivains israéliens peuvent-ils être déceimment taxés de «collaborateurs» du pouvoir se servant de la littérature comme d'un pur instrument de propagande?

A lire *My first Sony* de Benny Barbash, entre vingt autres ouvrages travaillés par la critique, autant qu'à entendre les témoignages souvent virulents des écrivains en débat à Paris, le moins qu'on puisse dire est que l'accusation porte-à-faux.

«La politique est omniprésente dans la société israélienne, conclut Benny Barbash, cela touche parfois à l'hystérie, mais cela s'explique par notre position de pays en état de siège permanent, où il est important de ne pas se taire.»

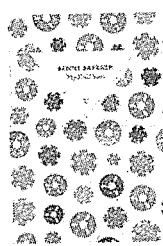
Reste que la réalité captée sur le Sony de Yotam va bien au-delà des idéologies: dans la pleine pâte de la vie... ■

Benny Barbash. *My first Sony*. Traduit de l'hébreu par Dominique Rotermund. Zulma, 475 p.

Le Soir

Vendredi 21 mars 2008

Un petit Sony enregistre Israël



roman

My First

Sony ***

BENNY BARBASH

traduit de l'hébreu

par Dominique

Rotermund

Zulma

475 p., 22 euros

De nombreux enfants jouent avec un enregistreur. Lui racontent des histoires. Le testent : « *Un, deux, un, deux* ». Recueillent les chansons de leurs frères et sœurs.

Yotam, lui, enregistre carrément tout avec son petit appareil Sony. Les respirations de ses proches, le bruit de la mer Morte, les fréquentes disputes de ses parents. Il nomme ensuite les cas-

settes, les répertoire. Les conserve précieusement parfois, comme celle où son grand-père raconte comment il a rencontré sa grand-mère et que même les larmes dans sa voix sont audibles.

My First Sony consigne ces extraits sonores, par écrit. Dans le désordre, le livre reprend des moments, cruciaux ou anodins, de la vie de Yotam et de ceux qui l'entourent. Sa petite sœur Naama qui dessine des personnages sans bouche, ce qui interpelle le thérapeute familial. Son frère Shaoul qui se moque de lui. Son père qui s'en va tout le temps pour d'autres femmes, et sa mère, qui reste là. Ses grands-parents paternels, qui savent bien ce qu'est la Shoah mais en parlent peu. Ses grands-parents maternels, arrivés d'Ar-

gentine. Ses oncles et ses tantes, savoureux. Et les amies de sa mère, pires encore : Amalia, qui en connaît un bout sur les hommes, et Maya, qui vit avec deux d'entre eux et ne parvient pas à décider lequel est le père de son enfant.

A travers les enregistrements de Yotam, c'est toute une société que l'on découvre. Un monde qui va très vite, pris dans un tourbillon de paroles, d'informations. Le roman est écrit d'une traite, sans chapitre, presque sans respiration. S'y mélangent les doutes de Yotam, son incompréhension – compréhensible – des conflits politiques qui opposent sa mère et son grand-père (un lexique permet de mieux resituer les débats), son regard amusant et naïf sur ce qui se déroule sous ses

yeux et son micro. Et ses constatactions, liées directement à l'objet même du titre du livre : telles les voix qui se font de plus en plus fortes quand il a été découvert en train d'enregistrer.

C'est le papa de Yotam qui lui a offert son premier Sony. Puis un deuxième, après avoir, dans un moment de colère, détruit le passe-temps favori de son fils. C'est son papa aussi qui donnera une fin tragique à ce livre. Surtout qu'elle sera racontée par la voix de Yotam lui-même, parce que, comme il l'avait déjà constaté dans un moment de bonheur, « *ce que mon enregistreur n'a pas enregistré, bien qu'il soit bien plus perfectionné que le premier, c'est la voix de mon cœur* ».

ADRIENNE NIZET

Israël: quelques modes d'emploi

Fictions. Un enfant qui enregistre tout de son entourage, un pays qui se déchire dans la métaphore d'un immeuble, ou encore les échos lointains du conflit arabo-hébreux. On n'en finit pas de sonder un pays bien particulier.

JACQUES STERCHI

Comment expliquer mieux la complexe réalité d'une population qu'en enregistrant tous ses soubresauts, ses petites et grandes passions? Ce pari récurrent de la littérature, le romancier israélien Benny Barbash l'a relevé par un procédé original: le jeune Yotam capte tout de sa famille et de son environnement avec son petit enregistreur Sony. Au cœur de ce défilé d'anecdotes d'un pays perpétuellement en conflit avec ses voisins sourd une préoccupation subtile: «... mais Maman resterait propriétaire de la maison, parce qu'elle devait songer à l'avenir, dont Monica pensait qu'il n'arriverait jamais, mais qui finissait toujours par surprendre tout le monde [...]» Une saga litannique, familiale, intimiste. Comme un

gros feuilleton pour rappeler qu'Israël est aussi un pays où des gens vivent autrement que dans l'unique souci politique, mais que la réalité agitée finit toujours par rattraper.

De plus, *My first Sony*, le roman de Benny Barbash, est une belle surprise stylistique, réussissant à marier l'oralité du propos et une véritable écriture, pour cette première traduction en français signée Dominique Rotermond.

Autre vision d'Israël, plus grave et tendue, que celle d'Eshkol Nevo, né à Jérusalem en 1971. Mais là aussi, c'est une architecture romanesque habile qui permet à *Quatre maisons et un exil* de témoigner efficacement des tensions internes de la société hébraïque. Les

minces cloisons d'une habitation à mi-chemin entre Jérusalem et Tel-Aviv (ce n'est pas un hasard...) dévoilent les problèmes des uns et des autres: malaise de la femme au foyer, traditionnalistes juifs, parents d'un soldat tombé au Liban, enfant déboussolé. Une sorte de théâtre qui tente la synthèse des thèmes qui passionnent et fâchent des Israéliens en majorité bien las, entre peur et reste d'espoir de paix. Chez Nevo comme chez Barbash, il est frappant de lire l'obsession fiévreuse à dresser des catalogues pour dire la complexité de leur société, entre destin tragique sous-jacent et petits riens de la vie quotidienne.

Fort intéressant décalage, enfin, que le roman du New-Yorkais Brian Morton

Des liens trop fragiles. Le satiriste de la comédie humaine américaine met en scène les amours problématiques de Maud, pur produit de la bourgeoisie juive new-yorkaise, et de Sam alias Samir, dont le «passé» arabe va gravement peser dans la balance d'une passion chaotique. Une comédie faussement légère, comme sait les imaginer Morton, pour dire aussi les désillusions face à l'impossible paix entre les peuples. Décidément, les écrivains sont majoritairement pessimistes en ce début de siècle. I

> **Benny Barbash**, *My first Sony*, Ed. Zulma, 476 pp.

> **Eshkol Nevo**, *Quatre maisons et un exil*, Ed. Gallimard, 447 pp.

> **Brian Morton**, *Des liens trop fragiles*, Ed. Belfond, 361 pp.; réédition de *Une fenêtre sur l'Hudson* aux Editions 10/18.

DANS LES POCHEs

À ne pas mettre sur pause !

Le merveilleux *My First Sony* passe en poche, l'occasion de redécouvrir la joie enfantine de Benny Barbash.

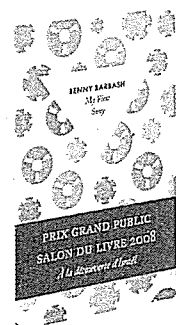
PAR LINE PAPIN

« **C**e magnétophone m'accompagne déjà depuis des années, je l'emmène avec moi partout, et c'est Papa lui-même qui me l'a offert alors que j'étais très malade, lorsque j'étais encore tout petit. » Ainsi parle le narrateur, Yotam, dix ans, et sa voix à la naïveté enfantine retrace tout ce qu'il a enregistré sur son premier magnétophone Sony : des colères de sa mère argentine, « elle répondit *mierda*, ce qui veut dire merde en espagnol, tu viens de m'y faire penser, et elle jeta violemment une tasse sur

le sol », aux maladresses de son père, écrivain immature, « Papa répondit foutaises, et il réussit à faire deux pas et fut pris de vertiges et en tombant, il se cogna la tête », des souvenirs de ses grands parents aux bavardages de ces oncles, tantes et amis, de sujets aussi dérisoires que sérieux, de la création de l'État israélien à la mémoire familiale, des conflits générationnels ou amoureux aux conflits politiques... C'est la vie de cette famille israélienne, bruyante et colorée, qu'enregistre Yotam dans des pages qui s'écoutent plus qu'elles ne se lisent : des phrases à rallonge, à virgules, dites par une voix d'enfant inlassable, dont on entend presque le grésillement sur la bande son de cette cassette jamais mise sur pause. « Grand-mère s'approcha de moi et me répéta encore et encore : « Donne-moi immédiatement cette cassette », à chaque fois, on l'entend un peu plus fort, parce qu'elle s'approche du micro. » Yotam apparaît comme un Petit Nicolas, capable de nous entretenir de tous les thèmes avec humour, dérision et sincérité. Benny Barbash signe un roman plein de fraîcheur.

MY FIRST SONY

Benny Barbash, traduit de l'hébreu par Dominique Rotermund, Éditions Zulma, 430 p., 10,50 €



Restes d'amour dans une assiette...

Vous reprendrez bien une tranche de vie de couple avec *Personne ne se sauve tout seul* de Margaret Mazzantini. PAR LINE PAPIN

Rome, un soir : Delia et Gaetano se retrouvent pour dîner dans une trattoria. Ils ont une trentaine d'années et un passé commun déjà, une histoire d'amour d'abord passionnelle puis destructrice, et des enfants surtout. Autour de cette table, sur le trottoir, ils se retrouvent pour organiser les vacances de leurs fils, mais bientôt un autre voyage s'organise : celui du retour dans le passé. Au-dessus des plats qui passent, ils évoquent

leurs souvenirs, heureux et tristes, ainsi que les raisons de leur désamour... Les phrases fusent, hachées de remords, de rancune et de crainte. Tout défaire, tout recommencer ? Margaret Mazzantini signe un roman lucide sur les relations amoureuses contemporaines. De la pointe de son écriture, à la fois crue et sensible, elle se livre à une autopsie du couple sans pitié. Cruel, douloureux, drôle, *Personne ne se sauve tout seul* est un hymne à l'amour, malgré tout.

PERSONNE NE SE SAUVE TOUT SEUL

Margaret Mazzantini, traduit de l'italien par Delphine Gachet, 10/18, 192 p., 6,60 €





Bimensuel
T.M. : 20 000

☎ : 01 48 87 48 58
L.M. : 85 000

LA QUINZAINE LITTÉRAIRE

Du 16 au 31 mars 2008

BENNY BARBASH

MY FIRST SONY

trad. de l'hébreu par Dominique Rothermund
Zulma éd., 480 p., 22 €

Comment raconter l'Histoire et les histoires d'un pays qui ne connaît que rarement la tranquillité ? En l'écoutant défiler sur des bandes magnétiques, par exemple. C'est ce que fait Benny Barbash, un auteur israélien, né en 1951 traduit pour la première fois en français, dans *My First Sony*.

Ce roman livre le quotidien d'une famille israélienne par l'intermédiaire de Yotam, jeune garçon, qui enregistre toutes les conversations sur son magnétophone.

Les discussions sont rapportées du point de vue d'un enfant qui enregistre sans toujours comprendre. Il définit lui-même cette incompréhension comme étant « le problème principal entre les enfants et les adultes; ces derniers parlent de choses que nous ne sommes pas capables de voir, tandis que nous parlons de choses qui leur sont invisibles et une frontière imaginaire nous sépare les uns des autres et celui qui la franchit cesse à jamais d'appartenir à un monde pour en rejoindre un autre ».

Par ces dialogues, nous découvrons, au fil des pages, les différents membres de la famille : de la tante névrosée, au père aux multiples maîtresses, mais ils nous livrent aussi la vie du jeune Yotam immergé dans un monde d'adultes éprouvant un intérêt particulier pour cet univers qui ne lui appartient pas encore.

On passe du rire aux larmes : de la découverte étonnée de « la bouche à la verticale » (qu'on laissera au lecteur le soin d'identifier), au récit des grands-parents sur le temps de la Shoah. Le narrateur tempère toute chose d'un certain humour noir, notamment lors du décès de « la maman de maman ». Durant cet épisode, l'employé des pompes funèbres, après avoir fait tomber le corps dans les escaliers, finit par le transporter dans un « sac à cadavre », « après l'avoir fait tressauter pour trouver une position confortable (...) il dit, légère sûrement un cancer. »

Brassant religion et politique, traitant de coucheries, de décès, de voyages, de souvenirs, d'amour, *My First Sony* est un bric à brac verbal, une somme hétéroclite pour rendre tous les aléas de la vie.

LE TEMPS DU RÊVE,**Henry Bauchau,**
éd. Babel, 80 p., 5,80 €.

Dans la continuité de ses récits autour du mythe et de ses figures tragiques (comme celle d'Antigone), le psychanalyste et écrivain Henry Bauchau, disparu en 2012 à l'âge de 99 ans, dévoile un écrit de jeunesse : une histoire d'amour comme première expérience d'un idéal à jamais perdu. Billy a 11 ans. Il joue à la campagne avec une bande d'enfants insouciantes. Jusqu'à ce que Inngué croise son chemin lors d'une longue après-midi aux sensations nouvelles. Le premier ravissement amoureux est éternel, rien ne le remplace, sinon l'illusion, éphémère, de le retrouver en rêve ou en roman. **M. F.**

LE RAPPORT STEIN,**José Carlos Llops,**
trad. de l'espagnol (Espagne) par Edmond Raillard, éd. Babel, 112 p., 6,80 €.

« Je t'avais bien dit que les types comme Stein détruisent l'équilibre. » Majorque, fin des années 1960, Pablo vit chez ses grands-parents et ne connaît ses parents que par des cartes postales envoyées des quatre coins du monde. Stein débarque dans sa classe au milieu de l'année, vêtu d'un pull rouge qui détone dans son terne collège jésuite. Dans le cocon familial de son nouveau camarade, il découvre un monde aux valeurs renversées. « C'était peut-être ça la vie, ne rien savoir de personne : ne rien savoir de personne, pas même de soi-même, et vivre comme si on savait. » **M. F.**

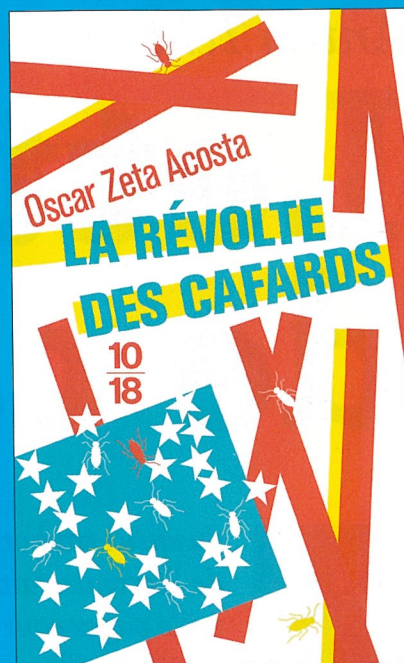
MY FIRST SONY,**Benny Barbash,**
traduit de l'hébreu par Dominique Rotermund, éd. Zulma, 432 p., 10,50 €.

Yotam, 10 ans, se balade avec un petit magnétophone et enregistre tout : les disputes entre ses parents, les réunions familiales où se mélangent les réminiscences du grand-père et les prises de bec, la respiration de sa grand-mère moribonde... Benny Barbash s'inspire de la voix fluette du narrateur de *La Vie devant soi* de Romain Gary pour poser un regard incisif sur la famille et la société israélienne. Ou comment réussir à transformer un discours d'une candeur émouvante en une analyse percutante. **P.-É. P.**

**WUNDERKIND, Nikolai Grozni,** traduit de l'anglais (États-Unis) par France Camus-Pichon, éd. 10/18, 408 p., 8,10 €.

Nikolai Grozni, auteur de ce roman virtuose, a fait de son expérience de pianiste un terreau fertile. Dans la Bulgarie communiste, fin des années 1980, le conservatoire de Sofia pour enfants prodiges forme des robots à compétition et des suicidés. « Leur enfance ayant été volée, ils entrent sur le champ de bataille de l'adolescence armés à la fois de

l'amertume des prisonniers et de leurs rêves de gosses. » Celui qui ne se fond pas dans le moule risque fort d'être broyé par les rouages du conservatoire, dictature à l'intérieur de la dictature. Konstantin, le narrateur, est un enfant terrible, un insoumis doté d'un génie dévastateur. Lorsqu'il n'est pas sur son piano transporté hors de lui-même, il fume, boit, couche avec des filles, enfreint autant que possible le très strict règlement. Son père menace de le renier. Quant à ses professeurs, à qui il donne des noms d'animaux, tous éprouvent une vive animosité à son égard, sauf la mystérieuse « coccinelle » qui croit en lui et se met en péril pour le sauver. Ici la tension n'est tempérée que par les nombreuses scènes d'érotisme. **Simon Bentolila**



Les « cafards », ainsi sont surnommés les immigrants mexicains aux États-Unis par ceux qui ne leur veulent pas du bien. Pour illustrer ce roman furieux et gonzo, la graphiste Marion Tigréat a envoyé de petites blattes déstructurer le drapeau américain. Avec succès...

MIKAËL, Herman Bang, traduit du danois par Elena Balzamo, éd. Phébus, 240 p., 9,10 €.

Paris, fin du XIX^e siècle. Le peintre Claude Zoret entretient avec Mikaël, son jeune disciple, un amour qui rappelle les relations maître-élève de l'Antiquité. Mais la

princesse russe Lucia Zamikov arrache Mikaël à son maître et le pousse à le voler pour subvenir à ses besoins princiers, laissant le vieux homme dans une douleur sourde. On pense au lien destructeur qui unissait Oscar Wilde et le jeune Alfred Douglas, cet « amour qui ne dit pas son nom ». En effet, l'homosexualité n'est qu'insinuée dans *Mikaël*. Un massage de pied en est la manifestation la plus explicite. Le reste n'est que peinture écrite. **S. B.**



Hebdomadaire
T.M. : 9 500

☎ : 01 44 41 28 00
L.M. : 40 000

LIVRESHEBDO

VENDREDI 14 DÉCEMBRE 2007

3 janvier > ROMAN Israël

Enregistrements immédiats

Grâce aux éditions Zulma, nous pouvons prendre connaissance de l'œuvre de l'Israélien **Benny Barbash**. Né en 1951 à Beer-Sheva, au nord du pays, et installé à Tel-Aviv, celui-ci a publié trois romans, dont l'excellent *My first Sony* (1994). Traduit en Angleterre, en Allemagne, en Grèce et en Italie, puis adapté au cinéma par Uri Barbash, le frère de l'écrivain, avec l'acteur Yoram Hattab (vu dans *Kippour* et *Kadosh*), il nous parvient enfin aujourd'hui.

Yoram, le jeune héros de Barbash, a quelques soucis. S'il n'est pas apathique, il souffre d'« *un petit problème de coordination des bras* » et de surcharge pondérale. Surtout, Yoram doit composer avec une famille haute en couleur. Auteur et metteur en scène de théâtre, papa semble ne plus avoir d'histoires à écrire et délaisse fréquemment le domicile conjugal pour retrouver d'autres femmes.

Originaire d'Argentine, Maman fume comme un pompier et s'énervé pour un rien. Avec son frère Shaoul, qui a besoin d'être aimé du monde entier, et sa sœur Naama, Yoram accompagne ses parents à une thérapie familiale, cent vingt-quatre shekels la séance, une idée de maman pour essayer de maintenir l'unité du foyer.

Le jeune garçon possède un magnétophone à cassettes qu'il trimballe partout, un cadeau de son père : « *alors que j'étais très malade, lorsque j'étais encore tout petit* ». L'appareil fut violemment jeté à terre par papa qui dut en acheter un second plus perfectionné en pleine nuit.

Grâce à son Sony, Yoram enregistre ce qu'il estime intéressant autour de lui. On saura donc tout des altercations entre grand-père et papa, où le premier traite Arafat d'assassin et le second voit en Begin un terroriste. Ou de grand-mère, dont la mère tenait à Berlin un salon de coiffure de 1923 à 1936, qui fut appelée à témoigner au procès d'Eichmann.

Drôle et émouvant, inventif et instructif sur l'histoire d'Israël et son quotidien décrit de l'intérieur, *My first Sony* révèle un romancier doué, profond et subtil.

AL. F.

Benny Barbash

My first Sony

ZULMA

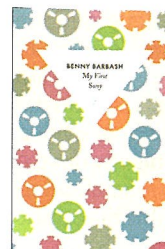
TRADUIT DE L'HEBREU
PAR DOMINIQUE ROTERMUND

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 464 F.

ISBN : 978-2-84304-434-2

SORTIE : 3 JANVIER





Hebdomadaire
T.M. : 180 000

☎ : 01 48 88 46 00
L.M. : 825 000

la vie

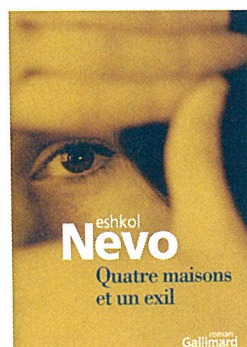
JEUDI 13 MARS 2008

My First Sony de Benny Barbash



ROMAN. Yotam, petit garçon de Tel-Aviv, grassouillet et complexé, enregistre tout, tout... sur un magnétophone, « *My First Sony* ». Son quotidien d'abord, un père volage et de gauche, qui se dispute avec un grand-père très à droite, une mère qui refait sa vie avec un Russe... Le récit de l'enfant se mêle aux interrogations de la société : quel sens donner à la politique ? Quel rapport entretenir avec la foi ? Un curieux roman-fleuve, aigre-doux, souvent cocasse.

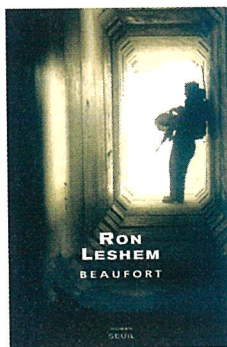
Johanna Luyssen **Zulma, 22 €.**



Eshkol Nevo
Quatre maisons et un exil
Traduit de l'hébreu par Raïa Del Vecchio
 Coll. « Du Monde Entier »
 GALLIMARD
 448 p., 26 €

Tout commence par une excitation, un désir d'urgence: dans quelques minutes, Amir et Noa découvriront leur future demeure. Après bien des déménagements et colocations, nos deux universitaires vont enfin pouvoir vivre ensemble. Ils frappent à une porte et se retrouvent plantés devant un spectacle douloureux. Ici, la mort rôde; une dame recroquevillée sur une chaise pleure tandis que des femmes s'affairent auprès des invités: c'est jour de deuil, un fils est tombé sous les balles au Liban. Première rencontre, premiers voisins. Tandis que la porte se referme, une autre s'ouvre. Le propriétaire attend. Le deux-pièces qui accueille le jeune couple n'a rien d'un palace: une simple tôle plastifiée sépare les locataires du ciel, une raclette permet d'évacuer l'eau de la douche, les murs en plâtre sont aussi épais qu'une feuille de cigarette... Mais qu'importe! Nos amoureux sont là, unis, comblés. La vie s'installe, charriant ses aléas, ses disputes, ses déchirures et ses réconciliations. Le voisinage s'infiltrait petit à petit dans l'histoire et le lecteur surprend tour à tour le regard d'une femme au foyer, d'un enfant solitaire, d'un rabbin intégriste, d'un ouvrier arabe qui reconnaît sa maison familiale quittée en 1948, maintenant sous possession israélienne. Tout ce petit monde cohabite plus au moins facilement car derrière les menus tracas quotidiens se devinent des failles et des blessures plus profondes: il y a la peur de croiser sur sa route un arabe, l'angoisse du laïque de devoir affronter les pressions religieuses de son entourage, l'espoir et le rêve paralysés chez les adultes, tous ces « riens » qui transpercent, toutes ces phrases qui brisent les défenses pour atteindre la vérité.

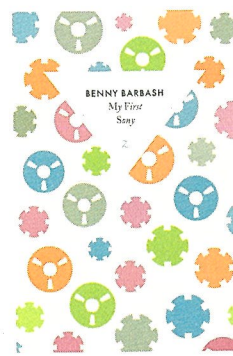
Aurélien Julia



Ron Leshem
Beaufort
Traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche
 SEUIL
 320 p., 22 €

« Tu n'as aucune idée de ce que c'est, le Liban. Attends d'y mettre un pied. » Celui auquel s'adressait cette interpellation est le narrateur de Beaufort, ou l'auteur fictif du journal sous la forme duquel se présente ce roman. Personne ne pourra plus lui lancer ce genre d'apostrophe, car le Liban, il l'a fait. Le narrateur est un jeune officier israélien commandant une section de recrues tout aussi jeune que lui, en garnison dans une citadelle médiévale située au Liban sud. L'intrigue se déroule dans le contexte des deux dernières années de l'interminable guerre (1982-2000) conduite par Israël au Liban, d'abord contre les combattants de l'OLP retranchés à Beyrouth ou massés le long de la frontière libanaise d'où ils canardaient les villes israéliennes à coup de rockets, ensuite contre ceux du Hezbollah, qui succédèrent aux premiers beaucoup plus tard et menèrent la vie dure aux soldats de Tsahal postés le long de ce qu'on appelait la « zone de sécurité », ultime territoire libanais frontalier d'Israël que son armée occupa après son évacuation du reste du pays. C'est donc à la « période Hezbollah » que se réfère le roman, c'est-à-dire aux années qui précédèrent le retrait des troupes israéliennes du Liban. Le décor pourrait faire penser à celui décrit par Dino Buzzati dans *Le Désert des Tartares*, mais l'ambiance est ici bien différente. Les ennemis n'ont rien d'un fantôme et les miliciens du Hezbollah harcèlent sans trêve les soldats installés dans la vieille forteresse, les deux camps essuyant des pertes réciproques et régulières. À travers la langue souvent crue d'un jeune homme de Tel-Aviv, Ron Leshem plonge dans le quotidien de soldats dont les idéaux s'étiolent à mesure qu'ils deviennent les jouets de l'opportunisme politique.

Patrick de Sinety



Benny Barbash
My First Sony
Traduit de l'hébreu par Dominique Rotermond
 ZULMA
 480 p., 22 €

À son unique confident, un magnétophone de marque Sony, le jeune Yotam ne raconte pas son existence, il en témoigne. Il n'aborde d'ailleurs pas son petit Sony comme un journal intime. Si notre héros exprime ses ressentis, il porte surtout un regard lucide sur ses proches et leur environnement social. Une certaine douleur se dégage mais jamais de larmes. Une pointe de cynisme s'y glisse même, le jeune Yotam n'est pas dupe. Des mots traduisent son impuissance, celle de l'enfant spectateur. Car il s'agit bien ici d'un regard photographique. Yotam nous donne ses mots enregistrés non seulement à entendre mais aussi à voir. Autour d'une figure paternelle « déboussolée » s'articule toute une vie, des vies aux reflets d'Israël. Une société israélienne bousculée est dessinée dans cet album « sonore ». Au fil des pages, il s'y profile des questions politiques relatives au conflit israélo-palestinien, à l'expression de la religion, à l'héritage de la Shoah... Yotam invite à vouloir dire pour continuer à vivre.

Christophe Duparlot
 Librairie L'Imagigraphe, Paris 11

LU ET CONSEILLÉ PAR

M. Blatz Lib. Le Roi Livre, Paris 16^e – M. Lemoine Lib. L'Astrée, Paris 17^e – V. Bagarry Lib. Points Communs, Villejuif

LU ET CONSEILLÉ PAR

N. Husser Lib. Internationale Kléber, Strasbourg
 D. Paschal Lib. Prado Paradis, Marseille – C. Kerber Lib. Les Cahiers de Colette, Paris 4^e – S. Arzur Lib. André, Morlaix

LU ET CONSEILLÉ PAR

M. Blatz Lib. Le Roi Livre, Paris 16^e
 F. Reynaud Lib. Lucioles, Vienne
 K. Tran Lib. La Passerelle, Antony
 C. Quartiero Forum Espace Culture, Guebwiller



Hebdomadaire
T.M. : 407 948

☎ : 01 44 39 11 11
L.M. : 967 000



MERCREDI 12 MARS 2008

Culture À L'ENVI

Spécial Salon du livre

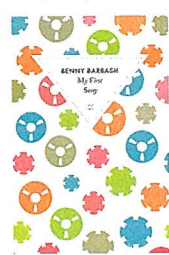
LES NOUVEAUX TALENTS ISRAÉLIENS

PARMI LES 39 AUTEURS CONVIÉS À PARIS
DU 14 AU 19 MARS, IL Y AURA BIEN SÛR
LES GRANDS MAÎTRES, TELS QUE AMOS OZ
OU DAVID GROSSMAN, MAIS AUSSI TOUTE
UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'AUTEURS
REPRÉSENTATIFS D'UN COURANT
PLUS MODERNE QUI A COMMENCÉ À
SECOUER LES LETTRES ISRAÉLIENNES,
IL Y A DÉJÀ PRESQUE VINGT ANS.

COUP DE CŒUR

«*My first Sony*» de **BENNY BARBASH**

Nous sommes dans les années 1980, Yosham a 10 ans. Il est rondouillet, complexé et enregistre tout ce qu'il entend sur son magnétophone coloré : disputes familiales ou politiques, cou-



cheries de son père, récits de Maya qui vit avec deux hommes ou ceux de son grand-père paternel. Sur ses bandes audio, toute la société israélienne est passionnément archivée. Ce récit plein de trouvailles nous fait découvrir un écrivain au style précis, mais aussi touchant et si drôle. A. C.-T.

Traduit de l'hébreu par Dominique
Rotermond, *Zulma*, 560 p., 20€.



0 310800 994844

Mensuel
T.M. : 423 569

☎ : 01 44 95 89 19
L.M. : 1 899 000

FÉVRIER 2008

psychologies
magazine

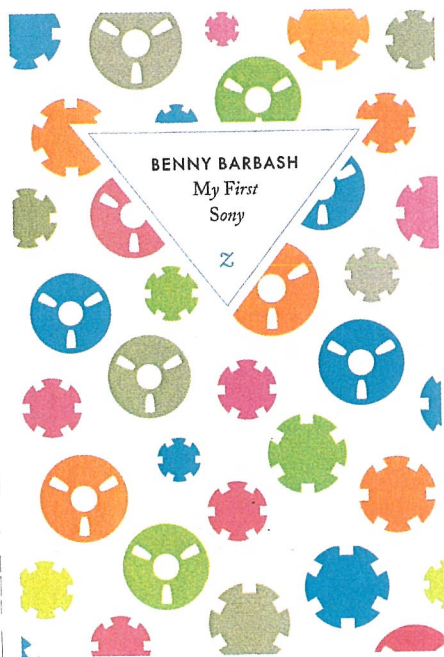
My First Sony

B. Barbash

Réentendre
les voix de proches
disparus, quoi de plus
émouvant ? Yotam,
petit garçon israélien,

passé son temps
à enregistrer son
entourage. Il offre
ainsi un témoignage
unique sur son histoire
passée et présente.
L'amour violent
qui unit ses parents,
la Shoah, les morts,
les vivants, les
racines argentines,
la cuisine juive... :
tout se mêle dans ce
roman tourbillonnant.
Une belle histoire de
transmission familiale.
Zulma, 464 p., 20 €.

Trois romans aussi justes que drôles qui témoignent de l'incroyable richesse de la littérature israélienne, mise à l'honneur au Salon du livre de Paris qui se déroulera du 14 au 19 mars, porte de Versailles.



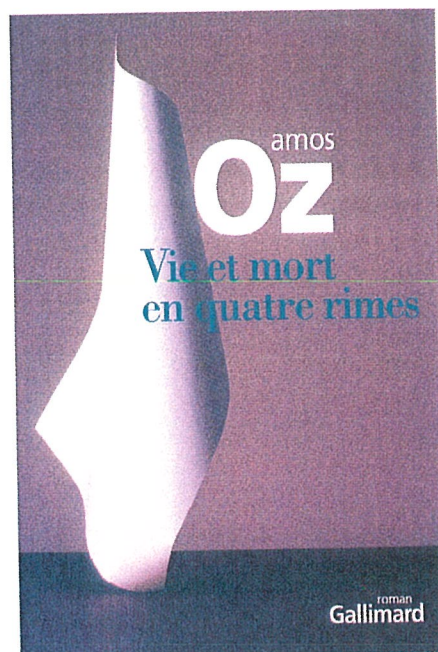
Le narrateur du livre de Benny Barbash (*My First Sony*) est un enfant qui tente de comprendre l'incompréhensible – notamment ses parents qui ne cessent de se disputer. Pour se faire, il enregistre tout sur son magnétophone Sony. C'est ainsi que sont consignés, dans un joyeux pêle-mêle audio, moments comiques et tragiques, événements insignifiants ou dramatiques, faits et paroles de cette famille plus qu'attachante. A savoir : des grands-parents sionistes de la première heure; un papa coureur de jupons et, accessoirement, écrivain en panne d'inspiration; une maman révolutionnaire qui réunit, lors d'inénarrables comités barbecue, ses meilleures amies pour dénoncer, à coups de Tequila bien frappée, les naïves lâchetés des hommes. On rit énormément à la lecture de ce roman aussi juste que bien construit, surtout quand les parents espèrent balayer les erreurs qu'ils commettent d'un "Tu sais, les choses ne sont pas si simples", oubliant l'intelligence innée de leur progéniture.

MY FIRST SONY, de Benny Barbash, Aux éditions Zulma, 464 pages. Traduit de l'hébreu par Dominique Rotermund.



Nul besoin d'inventer des histoires, Amir Gutfreund n'a fait que consigner les souvenirs de ses proches – et avec quel talent! Son livre – *Les gens indispensables ne meurent jamais* – est dur, inévitablement, car il traite de la Shoah. Irrésistible aussi car, en adoptant le point de vue d'un enfant, il s'autorise un humour plus tendre que cynique. Le narrateur – Amir, 12 ans, né en Eretz Israel –, devrait mener la vie simple des enfants. Mais ici règnent les tabous, les questions à ne pas poser, et celles sans réponse. C'est que – on ne cesse de lui répéter –, il doit "avoir l'âge" pour entendre certaines choses. "Avoir l'âge" devient donc une finalité : "Chaque année, on nous racontait des histoires sur ce qui s'était passé pendant la guerre. Chaque année. Selon un dosage gradué d'horreur. Et pour grimper à l'échelle des horreurs, nous devions attendre, patienter." Comme tout enfant à qui l'on interdirait l'accès au grenier, il s'entête, harcèle vieillards et voisins, enquête, prêche le faux pour savoir le vrai... et comprendre. Comprendre la folie de tel voisin, le mutisme de tel autre. Amir nous emmène avec lui dans ce monde de survivants et raconte "leurs existences à double fond", ces années "enfouies dans les tiroirs, dans les armoires".

LES GENS INDISPENSABLES NE MEURENT JAMAIS, de Amir Gutfreund. Chez Gallimard, 512 pages. Traduit de l'hébreu par Katherine Werchowski.



Longtemps, Amos Oz a rêvé de devenir un livre. Car si les hommes et les écrivains se font tuer, "comme des fourmis, il subsisterait toujours quelque part un exemplaire qui ressusciterait sur une étagère". Depuis, il fouille et creuse les profondeurs de la langue pour en rapporter des trésors cachés. Trésors de la Bible et du Talmud, trésors hérités d'Agnon et de Tchekhov. Il raconte tout cela dans son grand œuvre – *Une histoire d'amour et de ténèbres* (Gallimard). Il revient, cette année, avec un texte aussi court que fondamentalement drôle (*Vie et Mort en quatre rimes*). Ou l'histoire d'un auteur qui, alors qu'il s'ennuie fermement pendant que des universitaires glosent sur sa prose, se remet en question et s'interroge : un écrivain a-t-il un rôle à jouer et autant de pouvoir qu'on lui prête? "Si pouvoir il y a, chuchote Oz, c'est bien celui de rêver et de tisser des histoires..."

VIE ET MORT EN QUATRE RIMES, de Amos Oz. Chez Gallimard, 132 pages. Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen.



CHRONIQUE FAMILIALE
My First Sony

Benny Barbash

(Point Seuil, 414 p., 7,50 €)

« My first Sony » est un magnétophone avec lequel Yotam, un petit Israélien, enregistre les voix de sa famille pour qu'elles ne disparaissent jamais. C'est ainsi qu'il nous fait connaître ses parents, grands-parents, frère et sœur... qui s'aiment et se déchirent. Ce regard d'enfant sur les adultes, ainsi que le lieu, Israël, un pays pas comme les autres, donne le ton si particulier de cette chronique, écrite sans complaisance mais avec tendresse et humour.



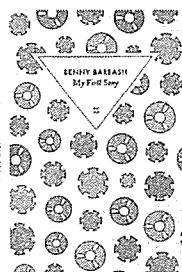
Presse Régionale
T.M. : 862 206

☎ : 02 99 32 60 00
L.M. : 2 230 000

DIMANCHE 9 MARS 2008

ouest
france

Roman



Benny Barbash

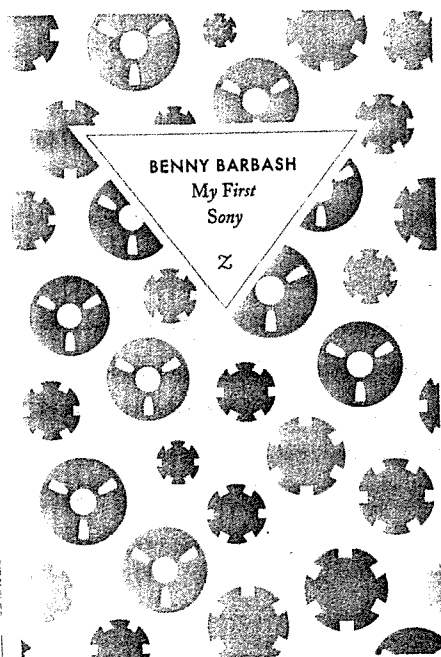
My First Sony

Zulma, 475 pages, 22 €.

« Pour qu'un cri ou un son existe, il faut une oreille pour les entendre, une voix que personne n'entendrait n'existe tout simplement pas ». Le petit Yotam a une fibre d'écrivain. Cela lui vient d'un grand-père qui lui légua sa curiosité pour l'histoire du peuple juif. Ce petit garçon de Tel-Aviv, qui souffre de « problèmes de coordination », a reçu un cadeau de son père : un petit magnétophone en plastique rouge, *My first Sony*, mon premier Sony. Avec, il enregistre en continu la vie chamboulée de sa famille, entre ce père voyageur, auteur de théâtre qui recueille les souvenirs des survivants de la Shoah, et une mère architecte, immigrée venue d'Argentine. Le livre est une immersion vertigineuse dans la vie d'une famille israélienne d'aujourd'hui, histoires d'amour, de religion, de politique mêlées dans un texte généreux, foisonnant et tragique.

Daniel Morvan.

Trois romans aussi justes que drôles qui témoignent de l'incroyable richesse de la littérature israélienne, mise à l'honneur au Salon du livre de Paris qui se déroulera du 14 au 19 mars, porte de Versailles.



Le narrateur du livre de Benny Barbash (*My First Sony*) est un enfant qui tente de comprendre l'incompréhensible – notamment ses parents qui ne cessent de se disputer. Pour se faire, il enregistre tout sur son magnétophone Sony. C'est ainsi que sont consignés, dans un joyeux pêle-mêle audio, moments comiques et tragiques, événements insignifiants ou dramatiques, faits et paroles de cette famille plus qu'attachante. A savoir : des grands-parents sionistes de la première heure; un papa coureur de jupons et, accessoirement, écrivain en panne d'inspiration; une maman révolutionnaire qui réunit, lors d'inénarrables comités barbecue, ses meilleures amies pour dénoncer, à coups de Tequila bien frappée, les naïves lâchetés des hommes. On rit énormément à la lecture de ce roman aussi juste que bien construit, surtout quand les parents espèrent balayer les erreurs qu'ils commettent d'un "Tu sais, les choses ne sont pas si simples", oubliant l'intelligence innée de leur progéniture.

MY FIRST SONY, de Benny Barbash. Aux éditions Zulma, 464 pages. Traduit de l'hébreu par Dominique Rotermond.



Nul besoin d'inventer des histoires, Amir Gutfreund n'a fait que consigner les souvenirs de ses proches – et avec quel talent! Son livre – *Les gens indispensables ne meurent jamais* – est dur, inévitablement, car il traite de la Shoah. Irrésistible aussi car, en adoptant le point de vue d'un enfant, il s'autorise un humour plus tendre que cynique. Le narrateur – Amir, 12 ans, né en Eretz Israël –, devrait mener la vie simple des enfants. Mais ici règnent les tabous, les questions à ne pas poser, et celles sans réponse. C'est que – on ne cesse de lui répéter –, il doit "avoir l'âge" pour entendre certaines choses. "Avoir l'âge" devient donc une finalité : "Chaque année, on nous racontait des histoires sur ce qui s'était passé pendant la guerre. Chaque année. Selon un dosage gradué d'horreur. Et pour grimper à l'échelle des horreurs, nous devons attendre, patienter." Comme tout enfant à qui l'on interdirait l'accès au grenier, il s'entête, harcèle vieillards et voisins, enquête, prêche le faux pour savoir le vrai... et comprendre. Comprendre la folie de tel voisin, le mutisme de tel autre. Amir nous emmène avec lui dans ce monde de survivants et raconte "leurs existences à double fond", ces années "enfouies dans les tiroirs, dans les armoires".

LES GENS INDISPENSABLES NE MEURENT JAMAIS, de Amir Gutfreund. Chez Gallimard, 512 pages. Traduit de l'hébreu par Katherine Werchowski.



Longtemps, Amos Oz a rêvé de devenir un livre. Car si les hommes et les écrivains se font tuer, "comme des fourmis, il subsisterait toujours quelque part un exemplaire qui ressusciterait sur une étagère". Depuis, il fouille et creuse les profondeurs de la langue pour en rapporter des trésors cachés. Trésors de la Bible et du Talmud, trésors hérités d'Agnon et de Tchekhov. Il raconte tout cela dans son grand œuvre – *Une histoire d'amour et de ténèbres* (Gallimard). Il revient, cette année, avec un texte aussi court que fondamentalement drôle (*Vie et Mort en quatre rimes*). Ou l'histoire d'un auteur qui, alors qu'il s'ennuie fermement pendant que des universitaires glosent sur sa prose, se remet en question et s'interroge : un écrivain a-t-il un rôle à jouer et autant de pouvoir qu'on lui prête? "Si pouvoir il y a, chuchote Oz, c'est bien celui de rêver et de tisser des histoires..."

VIE ET MORT EN QUATRE RIMES, de Amos Oz. Chez Gallimard, 132 pages. Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen.



Mensuel
T.M. : 423 569

☎ : 01 44 95 89 19
L.M. : 1 899 000

FÉVRIER 2008

psychologies
magazine

My First Sony

B. Barbash

Réentendre
les voix de proches
disparus, quoi de plus
émouvant ? Yotam,
petit garçon israélien,

passe son temps
à enregistrer son
entourage. Il offre
ainsi un témoignage
unique sur son histoire
passée et présente.
L'amour violent
qui unit ses parents,
la Shoah, les morts,
les vivants, les
racines argentines,
la cuisine juive... :
tout se mêle dans ce
roman tourbillonnant.
Une belle histoire de
transmission familiale.
Zulma, 464 p., 20 €.



Hebdomadaire
T.M. : 407 948

☎ : 01 44 39 11 11
L.M. : 967 000

MERCREDI 12 MARS 2008



Culture À L'ENVI

Spécial Salon du livre

LES NOUVEAUX

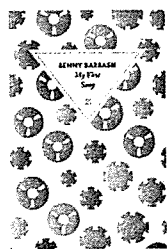
TALENTS ISRAÉLIENS

PARMI LES 39 AUTEURS CONVIÉS À PARIS
DU 14 AU 19 MARS, IL Y AURA BIEN SÛR
LES GRANDS MAÎTRES, TELS QUE AMOS OZ
OU DAVID GROSSMAN, MAIS AUSSI TOUTE
UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'AUTEURS
REPRÉSENTATIFS D'UN COURANT
PLUS MODERNE QUI A COMMENCÉ À
SECOUER LES LETTRES ISRAÉLIENNES,
IL Y A DÉJÀ PRESQUE VINGT ANS.

COUP DE CŒUR

«*My first Sony*» de BENNY BARBASH

Nous sommes dans les années 1980, Yosham a 10 ans. Il est rondouillet, complexé et enregistre tout ce qu'il entend sur son magnétophone coloré : disputes familiales ou politiques, cou-
cheries de son père, récits de Maya qui vit avec deux hommes ou ceux de son grand-père paternel. Sur ses bandes audio, toute la société israélienne est passionnément archivée. Ce récit plein de trouvailles nous fait découvrir un écrivain au style précis, mais aussi touchant et si drôle. A. C.-T.



Traduit de l'hébreu par Dominique
Rotermund, Zulma, 560 p., 20 €.

ITINÉRAIRE LITTÉRAIRE DE LA GALILÉE AU NÉGUEV

De Avtalyon, au Nord, à Arad, au Sud, *Tribune Juive* a traversé Israël pour rencontrer dix écrivains à la source de leur inspiration, chez eux et dans les lieux qu'ils aiment. Le vide, l'absence, le manque imprègnent souvent leurs œuvres.

De notre envoyée spéciale **Hélène Schoumann**

HERTZLYAH

BENNY BARABASH : « LA FAMILLE DE YOTAM CRISTALLISE TOUT LE MAL-ÊTRE DE LA SOCIÉTÉ ISRAËLIENNE »

Scénariste renommé, il est le frère du metteur en scène Ouri Barabash. Ensemble, ils ont fait un film culte, *Beyond the Wall*, le premier long métrage israélien nominé aux Oscars en 1984, trente-trois ans avant *Beaufort* : Juifs et Arabes cohabitent dans une prison, un microcosme de la société israélienne. Beny Barabash se souvient de l'insolence du ton, de sa modernité et surtout du héros, l'acteur palestinien Mohamed Bakri. « *Je pense que ce film a influencé toute une génération de cinéastes. C'est la première fois qu'on osait aller si loin dans la remise en question d'Israël.* » Il recevra le Prix du meilleur scénario par le Centre du film israélien.

My First Sony est sur le même registre. Il raconte l'histoire d'une famille à travers les enregistrements du petit Yotam qui a reçu pour sa bar-mitsva son premier enregistreur Sony. Rythme endiablé, dialogue, énergie, mise à mal de la société : rien ne va plus dans cette famille qui se déchire et dont le destin fait penser à une tragédie grecque, avec une touche d'humour en plus. « *La famille de Yotam cristallise tout le mal-être de la société israélienne. C'est aussi une histoire très personnelle. Un de mes trois fils avait reçu ce fameux "First Sony" et*

enregistrait toute la journée. Je me suis servi de son langage. » Aujourd'hui *My First Sony* est une série télévisée à succès en

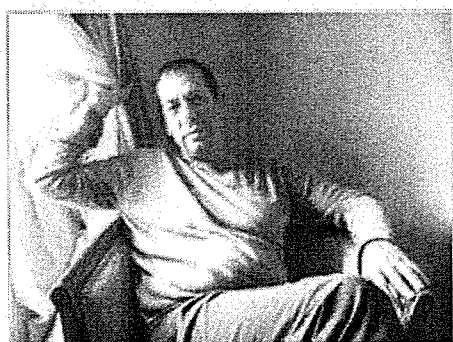


Israël et, en Allemagne, un best-seller. « *J'ai fait la une du grand hebdomadaire Der Spiegel. Ma mère, qui a fui Berlin en 1939, était émue. C'est un juste retour de l'Histoire.* »

***My First Sony*, éditions Zulma.**

A la rencontre de Benny Barbash

Nous recevant dans sa chambre d'hôtel, entre lit défait et affaires qui traînent, **Benny Barbash** se montra, à l'image de son roman My First Sony, chaleureux, érudit, engagé et volubile. Voici le compte rendu de notre entretien avec cet esprit généreux, qui prit plaisir à transgresser nos maigres questions pour nous parler d'un homme qui a un brin d'olivier dans l'oreille, des beaux-frères de Benjamin Netanyahu, de la beauté d'une femme imaginaire, et d'un gros magnétophone rouge et jaune...



My First Sony est votre premier livre traduit en français, les lecteurs français vous connaissent donc peu, comment vous présenteriez-vous ?

Benny Barbash :

Comme un homme d'honneur... (rires)

Je suis avant tout scénariste, pour la télévision et le cinéma. Une grande partie de mon travail traite des aspects politiques de la société israélienne. J'ai écrit les scénarios de plus de douze films, l'un d'entre eux, *Beyond the wall*, fut nommé aux Oscars dans la catégorie du Meilleur film étranger. J'étais assis là-bas à Los Angeles... Je me préparais. Ils ont annoncé : "*and the winner is...* ", et ce n'était pas moi. J'étais heureux malgré tout d'être arrivé là avec ce film très engagé sur le conflit israélo-palestinien. Nous avons situé l'intrigue dans une prison accueillant des prisonniers politiques palestiniens et des criminels juifs. L'histoire était, d'une certaine façon, naïve, mais très efficace. Au début ils sont bien sûr méfiants les uns envers les autres, ils se disputent, se battent, mais petit à petit ils comprennent qu'ils partagent le même destin et qu'ils doivent coopérer pour survivre dans cet environnement impossible, dans cette insupportable réalité qui est la leur. Ce fut un grand succès en Israël et le film a été distribué par Warner Bros à travers le monde. Il a été doublé dans dix ou douze langues, c'était étrange d'entendre mes acteurs parler hongrois ou je ne sais quoi...

Je suis donc scénariste. Je suis également dramaturge, j'ai écrit plusieurs pièces qui ont été jouées en Israël. Et, de temps en temps, quand je ne manque pas trop d'argent, je m'assois et j'écris des romans. Trois ont déjà été publiés, un quatrième le sera bientôt.

Et vous pensez qu'il sera traduit en français ?

Oui, je suis très heureux d'annoncer que mon éditeur français, Zulma, a décidé de publier des traductions de tous mes livres.

Vous avez publié *My First Sony* en 1994, quel regard portez-vous sur ce livre aujourd'hui ?

Eh bien, je m'en souviens à peine ! Parfois j'en discute avec des gens et je dois vraiment me concentrer pour me rappeler des détails. Il a été publié il y a quatorze ans mais j'ai commencé à l'écrire il y a seize ans, c'est très loin maintenant.

Vous avez adapté *My First Sony* pour la télévision en 2002 avec votre frère, le réalisateur Uri Barbash, peut-être ce souvenir est-il plus présent que celui de l'écriture du livre ?

Effectivement, nous avons tourné douze épisodes de cinquante minutes. Mais la télévision est bien plus limitée que la littérature. Vous avez toutes les contraintes d'une production...

J'aime beaucoup cette série bien qu'elle soit très différente du livre. J'ai vite compris que je ne pourrai pas transposer tout le roman dans un film et que je devais plutôt en faire la base sur laquelle construire autre chose. Nous avons donc laissé de côté les aspects historiques et politiques, et nous nous sommes concentrés sur la vie intime de la famille : les relations d'Assaf avec sa femme, ses enfants, et ses maîtresses. À la place du magnétophone, Yotam a une petite caméra vidéo et il intervient en voix off pour commenter, de sa façon naïve, des scènes parfois très dures.

Il m'a semblé qu'un thème important de ce livre était la difficulté de la société israélienne à transmettre son histoire d'une génération à l'autre. C'était quelque chose que vous ressentiez et que vous souhaitiez mettre en avant ?

D'une façon générale, il y a selon moi deux types d'écrivain. Le premier, quand il commence à écrire, a une idée très précise de la façon dont l'intrigue se déroulera et il en connaît déjà l'issue. Le second type, auquel j'appartiens, travaille dans une sorte de pénombre, comme lorsqu'on roule de nuit et que l'on ne voit qu'à vingt mètres. Et vingt mètres plus loin, on peut voir les vingt mètres suivants. Lorsque j'ai commencé à écrire *My First Sony*, je n'avais pas planifié l'intrigue et je n'avais pas décidé de mettre en avant tel ou tel thème. Je vais vous expliquer comment j'en suis venu à écrire ce livre afin que vous compreniez ce que je veux dire. Je me remettais d'un accident de moto et j'étais physiquement et psychologiquement assez mal en point. Je devenais une personne insupportable pour les gens autour de moi, ma femme, mes enfants. J'étais désespéré. Je ne faisais rien, à part jouer à Pacman et Tetris et à tous ces jeux qui font de vous un zombie. Puisque je n'arrivais plus à écrire quoi que ce soit, ma femme m'a suggéré d'écrire une histoire pour enfants, et même ça je n'y suis pas arrivé. Un matin, je mangeais des olives après une dispute assez dure avec elle au sujet de mon état, de mon auto-apitoiement permanent, de mon inactivité. Un noyau m'est resté dans la gorge et je ne pouvais presque plus respirer. Ma femme m'a sauté dessus et a tenté de me le faire recracher. Finalement, j'ai pu respirer à nouveau mais j'ai avalé le noyau. En allant me coucher, je réfléchissais à cette histoire. Il m'est alors venu l'idée d'un conte pour enfant.

Un homme avale ainsi un noyau d'olive et, quelques jours plus tard, alors qu'il se rase, il voit quelque chose qui lui sort de l'oreille : de petites branches d'olivier. Il veut les arracher mais, impossible, elles sont enracinées à l'intérieur. Sa femme, inquiète, l'envoie chez le médecin. Mais le médecin ne sait que faire, et l'arbre continue à grandir, et l'homme commence à pencher car l'arbre devient lourd. Alors il se rend dans les territoires occupés, chez un vieux fermier palestinien considéré comme un grand expert en oliviers. Mais l'homme ne peut rien pour lui et lui donne ce conseil : "Si l'olivier peut vivre avec toi alors tu dois apprendre à vivre avec l'olivier." Un jour alors que la famille au grand complet est en pique-nique, l'homme, épuisé de porter son arbre, va faire une sieste. Il pose donc sur le sol le côté libre de son crâne. Quelques heures plus tard, lorsqu'on le réveille pour rentrer à Tel-Aviv, il s'aperçoit que l'olivier, sortant par l'autre oreille, a pris racine dans le sol et qu'il lui est impossible de se relever. Les membres de sa famille ne savent comment l'aider et se

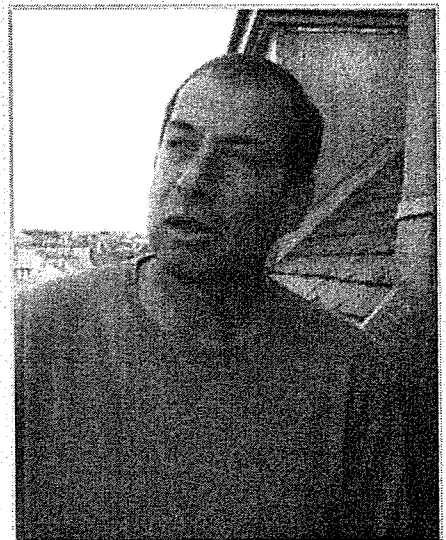
mettent à se disputer. Après quelques jours, il devient un sujet d'intérêt national : peut-être devrions-nous faire une réserve de ce territoire ? L'endroit devait être rendu aux Palestiniens mais cet homme est coincé là, peut-être doit-on maintenant considérer ce territoire comme israélien ? C'est la grande affaire, les gens en débattent avec passion, se rendent sur place pour voir. À un moment, j'ai vu en imagination l'un des enfants de l'homme se baladant aux alentours avec un magnétophone My First Sony - vous vous souvenez de cet appareil en plastique rouge et jaune ? -, allant d'un groupe de personnes à l'autre, enregistrant les discussions. J'ai voulu en savoir plus sur cet enfant et sa famille. J'ai essayé de les comprendre. Pourquoi ses personnes passent-elles leur temps à crier et à s'engueuler ? C'est ainsi que j'ai commencé à travailler à ce qui est devenu *My First Sony*... En ce qui concerne l'histoire de l'homme à l'olivier je l'ai souvent racontée et les gens me disaient d'en faire quelque chose. Finalement, j'en ai tiré une nouvelle, pas un conte pour enfant. Mais je ne suis pas sûr d'avoir répondu à votre question...

Prendre le point de vue d'un enfant dans *My First Sony*, était-ce un moyen de dire les choses de façon très directe, notamment en ce qui concerne les questions politiques ?

Je ne suis pas d'accord avec vous. Ce n'est pas une approche directe mais, au contraire, une approche à travers un filtre très naïf. Si j'avais raconté cette histoire du point de vue d'un adulte, qui aurait eu des positions politiques arrêtées, là ç'aurait été direct. Mais c'est un enfant qui regarde et donne son interprétation, très innocente. Cela m'a permis de souligner l'ironie des situations.

Avez-vous été surpris par le succès à l'étranger de ce livre ? L'histoire de *My First Sony* est fortement ancrée dans la culture et la politique israéliennes et on trouve à la fin de l'édition française un lexique des termes politiques et religieux nécessaires à une meilleure compréhension de l'environnement du livre.

Je suis surpris, quand j'écris quelque chose, que quelqu'un l'achète et le lise. Pourquoi fait-il cela ? Il y a tant d'autres livres... Je ne veux pas jouer les modestes. Je pense que c'est un bon livre, mais je trouve toujours cela miraculeux. Vous écrivez quelque chose et quelqu'un accepte de le publier, puis quelqu'un accepte de le traduire, puis une personne à laquelle vous n'aviez absolument pas pensé lit votre livre, le trouve stimulant, amusant, et vous écrit pour vous dire combien elle l'a aimé. D'un autre côté, c'est une histoire très urbaine, de désintégration familiale. Un père qui ne sait pas faire face à ses responsabilités vis-à-vis de sa femme, de ses enfants. Ce sont des choses universelles. On peut facilement s'identifier à cette famille, alors on veut savoir des choses sur son environnement, sur son histoire... Et voilà, le tour est joué. C'est un miracle, et j'en suis très heureux.



Orly Castel-Bloom dit de ses livres qu'ils parlent de la désillusion et des liens brisés de la société israélienne. Au-delà de tout ce qui vous sépare, notamment votre style littéraire, il me semble que ce sont là des thèmes également très présents dans *My First Sony*.

Mes livres parlent de gens qui appartiennent à quelque chose qui les dépasse : une famille, une nation... *My First Sony* est avant tout l'histoire des relations d'un homme avec sa femme, ses enfants, ses parents, et de toute la culpabilité que cet homme éprouve à leur égard. Mais si vous souhaitez considérer cette histoire dans un contexte plus large, vous en avez le droit... C'est la liberté d'interprétation du lecteur, il peut faire ce qu'il veut, y compris comparer ce livre à ceux d'Orly Castel-Bloom, qui est un si grand écrivain et dont le style est si différent. Je ne vois pas les similarités, mais je vous laisse cette liberté.

Les membres de la famille de *My First Sony* ont des rapports très tendus, très conflictuels. S'agit-il d'une métaphore de la société israélienne ou est-ce quelque chose que vous avez effectivement observé, peut-être dans votre propre famille ?

Ce n'est pas une métaphore. Prenons, disons, Benjamin Netanyahu. Il appartient à la droite israélienne. Il est marié à une femme qui partage ses opinions politiques. Cette femme a deux frères. L'un est un orthodoxe, il appartient à la droite la plus extrême. Selon moi, il est presque bon pour l'asile. Son autre frère est professeur à l'université et c'est un gauchiste. Alors imaginez cette famille se réunissant pour Pessah... Immédiatement, ils se mettent à s'engueuler. Mon père était très à gauche mais sur chaque sujet nous étions néanmoins en conflit, car j'étais plus à gauche encore que lui. Nous nous sommes tant disputé. C'est ainsi en Israël : vous êtes assis côte à côte, vous mangez, vous célébrez Seder, et pendant tout ce temps vous discutez politique. Vous ne pouvez pas fuir ces questions, elles vous courent après. Vous êtes dans les rues de Tel-Aviv et un bus explose. Tout a une connotation politique.

L'histoire de *My First Sony* se déroule la plupart du temps en Israël, mais on y parle également de l'Argentine. Les parents de Yotam y ont tous deux vécu. Sa mère, Alma, militait activement au sein de mouvements d'extrême gauche sous la dictature militaire. Ces passages vous permettent d'ouvrir le livre sur l'extérieur, sur d'autres conflits.

Je vais vous dire... Je suis tombé amoureux d'Alma. Il n'y a pas d'Alma dans ma vie, je l'ai construite à partir de plusieurs femmes que j'ai beaucoup aimées. Je voulais lui donner une biographie très forte. Elle est si intelligente, si droite... Je suis toujours amoureux d'elle. Elle est sublime, si séduisante.

Qu'avez-vous pensé de l'appel au boycottage du Salon du Livre ?

Je pense que c'est une chose idiote. Quand des artistes se mettent à suivre des mots d'ordre politiques, c'est très triste. Le dialogue entre écrivains peut être une très bonne chose pour jeter les bases d'une meilleure compréhension mutuelle, pour parler de nos souffrances, pour discuter de nos problèmes et envisager des solutions. L'opportunité d'une rencontre potentiellement fructueuse a été perdue. En tant qu'écrivain et membre actif du mouvement Peace Now (*Shalom Akhshav*), j'ai rencontré des représentants de l'OLP dans les années 80, alors que c'était interdit par la loi en Israël. Je me suis rendu en Union Soviétique, en France, en Angleterre, pour rencontrer d'autres écrivains, mais également des gens qui, pour certains, étaient considérés comme des terroristes à l'époque.

D'autres écrivains israéliens, Amos Oz, David Grossman, sont également membres de Peace Now, quels liens entretenez-vous avec eux ?

Les écrivains israéliens de ma génération et de la génération précédente sont très impliqués

politiquement. Ce qui ne signifie pas nécessairement que nous partageons tous les mêmes idées, mais nous sommes très engagés. Quand nous en avons l'opportunité nous prenons position. Cela remonte à la Guerre des six jours, en 1967. De nombreux écrivains ont alors pris conscience de la nécessité de trouver une solution politique radicale. Néanmoins nous pouvons avoir des positions divergentes. La réalité de ce conflit est très complexe. Les Palestiniens n'attendent pas simplement que nous leur tendions la main. Personnellement, je suis pour qu'Israël fasse un grand nombre de concessions : le retour aux frontières de 1967, la division de Jérusalem... Mais quand je vais dans les Territoires, je rencontre des gens qui n'acceptent pas cela, qui veulent bien plus. Parfois j'ai l'impression qu'après toutes ces années d'engagement je ne suis parvenu à rien. Mais il y a vingt ans, lorsque je rencontrais un délégué de l'OLP, je devais le faire clandestinement, aujourd'hui Israël a reconnu la légitimité de l'OLP. Je pense que nous avons contribué à ce changement, notamment grâce à l'engagement de gens très respectés comme Amos Oz ou Grossman.

*Interview réalisée avec l'assistance complice et amicale de **Charles de Ladoucette** - NdR*

Mathilde Piton, le 26 mars 2008

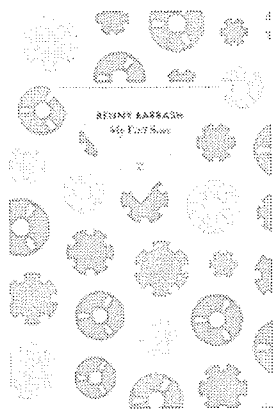
Propos recueillis le mardi 18 mars 2008.

Lettres exprès

littérature Moyen-Orient-sortie en poche

Benny Barbash, My first Sony

8 octobre 2016, Catherine Lenoble (kathel2)



Attention, roman atypique !

Le jeune Yotam vit dans une famille comme beaucoup d'autres en Israël, vivante et bruyante, colorée et contrastée. Entre son père, écrivain immature, et sa mère, militante d'origine argentine, les éclats sont nombreux et les tensions fréquentes. Le reste de la famille, grands-parents, oncles et tantes, sans oublier les amis, sont encore plus originaux, du beau-frère juif orthodoxe rigide à la sœur à moitié folle, ou au grand-père fou de sa collection de timbres...

Avec son frère et sa sœur, Yotam assiste aux scènes et drames familiaux, sans tout comprendre. Du moins, du premier coup, car Yotam ne se sépare jamais de son magnétophone Sony, enregistre et classe les cassettes tel un entomologiste chevronné, réécoute pour mieux comprendre.

Très dense autant par l'écriture que par les nombreux thèmes, notamment la création de l'état d'Israël, la mémoire familiale, la vie de couple, les conflits entre générations, le tout vu et entendu par un enfant d'une dizaine d'années, ce roman ne se laisse pourtant pas lire « tout seul ».

Je ne vous mentirai pas, il faut tout de même s'accrocher un peu au texte sans chapitres, aux longues phrases qui digressent en cours de route pour toujours retomber sur leurs pieds, après une page et demie ou deux, aux discussions politiques heureusement appuyées par un glossaire en fin de roman, aux nombreux personnages et à leurs histoires entremêlées. C'est toutefois un inconvénient assez mineur, qui ne procure pas d'ennui, car on a le sentiment d'une vérité, d'une justesse dans tout cela, et c'est sans doute là ce qu'il y a de plus important.

Certains passages sont extrêmement drôles, avec cette famille, on ne sait jamais à quoi s'attendre ! J'ai eu un court moment l'impression de ne pas savoir où allait le roman, avant que le jeune narrateur n'évoque « la catastrophe » vers laquelle tend son récit.

A la fin, l'émotion et, il faut l'avouer, la satisfaction d'avoir réussi à lire le livre l'emportent sur la densité de l'écriture. La narration originale et les personnages fort attachants font que ce roman devrait plaire à plus d'un fan de littérature israélienne,



LOEWE. LE GUIDE CADEAUX CULTURE 500 IDÉES CADEAUX ORIGINALES
Pour Noël offrez des cadeaux qui leur ressemblent.

evene.fr

Accueil Livres Interview de benny barbash

J'aime

Tweeter 0

INTERVIEW DE BENNY BARBASH

Itinéraire d'un enfant sage

Propos recueillis par Nadia Ali-Khodja et Mathieu Menossi pour
Evene.fr, photos (c) Mathieu Menossi - Mars 2008

Membres (0)

0 avis



Avec 'My First Sony', paru en 1994, Benny Barbash signait une entrée fracassante sur la scène littéraire israélienne. Le 28e Salon du livre donne l'occasion d'en découvrir l'univers à travers une traduction française très attendue.

Homme de théâtre, de cinéma et de télévision, Benny Barbash offre là une oeuvre romanesque d'une remarquable maturité. A travers la voix de Yotam, dix ans, qui enregistre tout sur son magnétophone Sony, Benny Barbash nous livre une profonde réflexion sur la société israélienne contemporaine. Nous entraînant dans une fantastique fresque familiale, l'écrivain dévoile les tensions et les douleurs encore vives qui hantent cette génération postShoah, tiraillée entre passé et présent et s'acharnant à se construire un avenir.

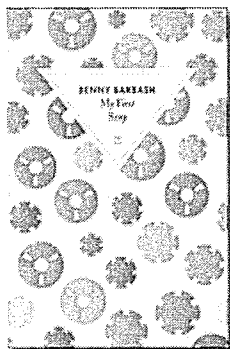
Votre livre est paru en Israël il y a quatorze ans. On vient de vous décerner le prix A la découverte. Comment expliquez-vous une parution et une reconnaissance française si tardive ?

Les bonnes nouvelles voyagent peut-être très lentement ! Le livre est paru il y a quelques années en Italie. C'est là que mon éditeur italien a rencontré par hasard mon éditeur français qui était très intéressé par l'idée de publier de la littérature de langue hébraïque. Un vrai coup de chance ! Très souvent, publier un ouvrage dix ans après sa première édition ne présente pas un grand intérêt. Malgré tout, le livre a eu un certain succès en Israël et j'en suis fier, bien entendu. Mais cela fait maintenant bien longtemps et je dois vous avouer que je n'ai plus en tête les détails de l'intrigue.

Lire la critique de 'My First Sony'

Pourquoi avoir choisi de regarder le monde des adultes à travers le regard d'un enfant de dix ans ?

Je ne crois pas l'avoir choisi. C'est plutôt l'inverse. Il était présent depuis longtemps dans mon esprit. Il est simplement venu cogner à ma porte. 'My First Sony' est un livre "accidentel". Je n'avais pas d'idée précise en tête. Je me trouvais alors en convalescence, suite à un accident de moto. J'étais dans un piteux état, tant physiquement que psychologiquement. Devenu insupportable, mon entourage m'a conseillé d'écrire. Mais je manquais définitivement d'inspiration. C'est pendant une réunion de famille que m'est venue l'idée d'écrire un livre pour enfants. En voyant mon fils se balader avec son petit enregistreur Sony, j'ai pensé à raconter l'histoire de ce petit garçon qui enregistrerait tout ce qui l'entoure. Tout ce qu'il entend. Il me fallait alors imaginer tout un univers. Ses parents, ses frères et soeurs, ses amis... Faire d'un enfant mon



fil culture



LIVRES **Bon bilan pour Montreuil**

09/12 Illusions perdues pour le cinéma...

09/12 À 103 ans, Oliveira toujours au...

09/12 Le MK2 pour Isabelle Huppert

09/12 Remise du prix Chateaubriand

nouveautés



Blain

Quai d'Orsay Tome 2
de Abel Lanzac, Christophe

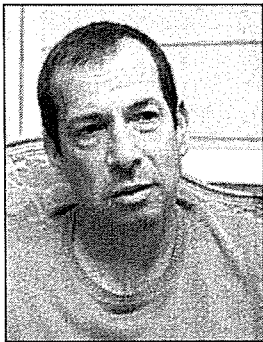


narrateur m'ouvrait un nombre de portes infini. Par le prisme de son innocence, mon histoire pouvait s'enrichir de nombreuses teintes. A travers ses yeux et ses oreilles, le récit pouvait osciller entre ironie et naïveté. Je voulais qu'il se charge de toute la pureté de l'enfance.

Vous décrivez un quotidien marqué par l'héritage et les non-dits. Tout enregistrer est-il une façon de garder pour le futur une trace de son présent ?

C'est une façon d'avoir un semblant de contrôle sur les événements. Grâce à son magnétophone, Yotam semble pouvoir contrôler jusqu'au temps qui s'écoule. Il refuse que ses parents vieillissent. Il voudrait pouvoir les préserver de la souffrance et de la mort. Il souhaiterait avoir le même âge qu'eux. Flétrir et mourir avec eux.

Votre écriture témoigne d'un véritable souci du détail. La mémoire et le souvenir sont-ils des piliers essentiels de votre écriture ?



La mémoire est à la base même de l'existence. Sans mémoire ou souvenirs, il est difficile de se construire une identité. On n'appartient à aucun lieu. A aucun temps. Le sentiment d'appartenance ne peut exister qu'avec la mémoire. L'enfant de mon roman ne connaît que l'histoire de ses parents et de ses grands-parents. Il ignore tout des générations précédentes. Il en arrive à croire que tous les habitants de la planète viennent peut-être du même lieu. Du même être. D'après lui, toutes les branches viennent d'une seule et même terre.

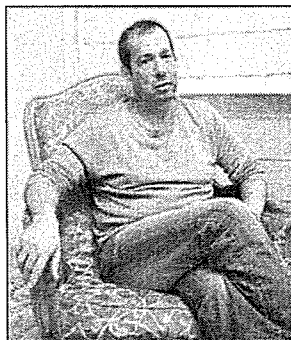
Quelques mots sur votre invitation à ce Salon du livre ?

Paris est une ville magnifique, et je suis toujours ravi d'y être invité. J'avoue que c'est par contre la première fois que j'y suis convié sans n'avoir à ouvrir une seule fois mon portefeuille ! Et en me rendant au Salon du livre, c'était l'occasion de me confronter au regard du public et non d'un jury d'intellectuels. C'est d'autant plus gratifiant.

Commandez 'My First Sony' sur ALAPAGE.com

Sans maîtriser la langue, comment juger de la qualité d'une traduction ? Avez-vous eu des échos concernant cette traduction française de 'My First Sony' ?

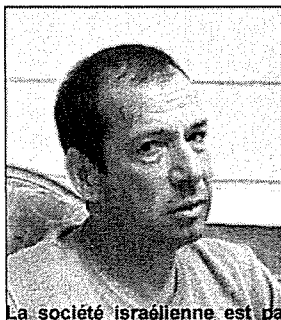
Dans certaines écoles de traducteur et interprète, un exercice consiste à prendre un texte, par exemple en hébreu. De le traduire en anglais. Puis de l'anglais au français. Du français à l'espagnol. Pour revenir finalement à l'hébreu. Je vous assure que le dernier texte n'a plus rien à voir avec l'original ! Tout cela pour dire que le fait de confier votre texte à un traducteur constitue un risque en soi. Vous ne possédez aucun outil vous permettant de vérifier le résultat final. Pour 'My First Sony', une première version en français ne correspondait apparemment pas à mon texte original. On m'a donc mis en lien avec la traductrice, à qui j'ai donné quelques indications concernant mes intentions et le sens de mon récit. La deuxième version s'est révélée excellente. **Le lien entre l'auteur et son traducteur est absolument fondamental. Cela doit se faire dans un climat de confiance absolue.**



Certains auteurs ont décidé de boycotter le Salon du livre. N'y a-t-il pas un amalgame entre culture et politique ?

Ce ne sont pas "certains auteurs", mais des auteurs arabes. Vous pouvez le dire. Et j'en suis désolé. **Je crois que la réconciliation passe par le seul chemin du dialogue. Et notamment au sein de la communauté artistique.** La plupart des écrivains invités sont de gauche, favorables à la paix et ouverts à toute discussion ! Ce boycott est donc tout à fait regrettable.

Vous considérez-vous comme un auteur politisé ? Peut-on aujourd'hui être un écrivain apolitique en Israël ?



Je travaille beaucoup pour la télévision. Je réalise des films et j'écris des pièces de théâtre. Tous ces écrits sont très politisés. Par contre, pour un roman, je ne me focalise absolument pas sur le contexte politique. Cela étant dit, je ne peux en faire abstraction. **En tant qu'Israélien, il est impossible d'être apolitique. Tout ce que l'on entreprend est un acte politique. Jusqu'à la façon dont on a de se coucher le soir !**

Vous dites qu'il y a en Israël une absence de limites entre vie privée et vie publique. Les rapports humains ne perdent-ils pas en sincérité ?

La société israélienne est particulièrement ouverte. Tout est "public". N'importe qui



LES AVIS DES MEMBRES



animaux1

Sa note
A propos de : Brigitte Bardot vue par
Léonard de Raemy

24/11/2011 11h57 Oui je confirme LE LIVRE EST MAGNIFIQUE à posséder ABSOLUMENT ! C'est Brigitte Bardot qui a commenté les photographies. Bruno Ricard...
Voir tous les avis

VOUS AIMEZ

Les mieux notés

Les plus visités

Les plus critiqués



01. Le dernier contingent

de Alain Ruffoucaud

Manga

avec Fnac.com



One piece
Eiichiro Oda

6,56 €



Naruto
Masashi Kishimoto

6,42 €



Soul eater
Atsushi Ohkubo

6,18 €

la lettre evene

L'actualité culturelle au quotidien

Citation, livre, événement, célébrité, jeu concours... »

Voir la lettre du jour

Recevez la lettre:

Saisissez votre e-mail

OK

privilèges

Plus



dans la rue peut vous interpeller pour vous dire ce qu'il pense de vous. De la même façon qu'il peut vous arriver d'assister à une dispute à la terrasse d'un café. A l'inverse, la société américaine me semble beaucoup plus "privée". Tout est dissimulé, secret. Peut-être que les Israéliens se montrent parfois un peu trop directs. Sans doute faudrait-il que nous perdions un peu de cette spontanéité excessive.

J'aime

Tweeter 0

Événement Juif

Événement Juif à bord d'un Bateau à Paris avec Traiteur Casher
Seine-en-Bateaux.com/Evenements

Annonces Google

vos commentaires

ma note :

votre avis sur cet article : (Jusqu'à 1500 caractères)

Votre nom

Votre e-mail :

OK

Pour aller plus loin

ARTICLES & DOSSIERS ASSOCIÉS



Plus sur SALON DU LIVRE 2008

Membres (0)

SALON DU LIVRE 2008

L'hébreu en fête

Le 28e Salon du livre met à l'honneur la littérature israélienne en organisant rencontres et débats avec 39 écrivains. Diversité des thèmes, multiplicité des origines, humour et évocation...

J'aime

Tweeter 0

LES LIVRES ASSOCIÉS



ROMAN ÉTRANGER

My First Sony

de Benny Barbash

Parution : 3 Janvier 2008

Yotam, petit garçon d'une dizaine d'années, enregistre tout sur son magnétophone Sony. A travers...

Plus sur My First Sony

Commandez avec -5% sur fnac.com

Evene

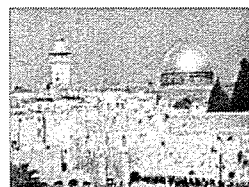
Membres (0)

J'aime

2

Tweeter 0

LES ÉVÉNEMENTS ASSOCIÉS



SALONS & FESTIVALS

Jeu concours "A la découverte d'Israël"

Demain : Paris Porte de Versailles - Paris (75015)

Dates : du 11 Février 2008 au 7 Mars 2008 TERMINÉ

En souhaitant familiariser le public français à la littérature étrangère, le Salon organise un grand jeu-concours qui mobilise du 11 février au 7 mars 2008 tous les partenaires de l'édition...

Plus sur Jeu concours "A la découverte d'Israël"

Réservez vos places sur fnac.com

Membres (0)

J'aime

Tweeter 0



JEU-CONCOURS

Gagnez des places de cinéma et le livre du film !
» cliquez ici



EVENE LIVE

Vos concerts et spectacles en direct live sur Evene !
» cliquez ici



GALERIE POLKA EVENE
Ténébres au paradis
de Titouan Lamazou
» cliquez ici

ASL



Evene sur Facebook

J'aime

Module social Facebook

autres livres

Adieu Gloria, Papiers inédits. De Dada au surréalisme., Tout sur le cinéma, Le Petit Prince, Le Cid, Les Yeux jaunes des crocodiles, Le Dernier Jour d'un condamné, Le Rouge et le noir, Don Quichotte, Roméo et Juliette, Ensemble, c'est tout, Da Vinci Code, La musique 1970-1980-1990-2000, L'île au trésor, Sexe homme-femme, Alice au pays des merveilles - De l'autre côté du miroir, La Délicatesse, Fier d'être français, ONU soit qui mal y pense, Carnet Intime

agenda

EN CE MOMENT



EXPOS & MANIFESTATIONS
Images d'Alice : au pays des merveilles

Dates : du 25/10/2011 au 11/03/2012

EN CE MOMENT



EXPOS & MANIFESTATIONS
Les messages secrets du Général de Gaulle - Londres 1940 - 1942

Dates : du 10/11/2011 au 12/05/2012

Lieu : Musée des Lettres et Manuscrits

PRÉCÉDEMMENT



RENCONTRES, DEDICACES & CONFÉRENCES

Dédicace Philippe Geluck

Dates : le 18/11/2011

Lieu : Fnac Forum

EN CE MOMENT



EXPOS & MANIFESTATIONS
Boris Vian

Dates : du 18/10/2011 au 15/01/2012

Lieu : Bibliothèque nationale de France - François Mitterrand